# 1

Pour de mystérieuses raisons, jamais Dolores n'allait jusqu'au parking.

Chaque matin, des dizaines de cars scolaires jaunes venaient se ranger côte à côte, juste devant l'école, pour y déverser leurs chargements d'élèves. Les moteurs tournaient et les chauffeurs discutaient entre eux, assis sur les pare-chocs, un gobelet de café à la main. Mais Dolores, elle, ne faisait rien de tout ça. Elle s'arrêtait à l'écart et nous laissait finir le chemin à pied.

Peut-être parce qu'il était plus simple de manœuvrer là.

Peut-être aussi parce qu'on venait de la haute vallée et que ceux de la ville nous considéraient comme des sauvages, des bouseux et des attardés.

– Des pithécanthropes ! disait mon père.

C'était le seul mot un peu compliqué de son vocabulaire.

Ce qui est sûr, c'est que ceux de la ville nous regardaient de haut. Tout ça parce qu'ils avaient un cinéma miteux, un KFC qui puait la graisse et une poignée de feux clignotants qui bringuebalaient au-dessus de leurs carrefours. Chez nous, là-haut, il n'y avait rien de tout ça. Juste la forêt, quelques ours et des hivers à vous glacer le sang. On habitait le bout du monde et ça suffisait à ce qu'on ne se mélange pas avec les autres.

C'était tellement vrai que depuis toujours, on nous avait réservé des classes à part.

Officiellement, c'était parce qu'on n'était pas fichus d'arriver à l'heure, surtout en hiver, au plus fort des froids de février. Ce n'était pas de la mauvaise volonté de notre part, et encore moins de la part de Dolores qui faisait de son mieux avec le bus, mais, entre la neige, les éboulements et les arbres qui se fendaient sous les morsures du gel, la route qui descendait de chez nous n'avait rien d'un petit chemin tranquille.

– Et c'est tant mieux, grognait p'pa. Ça nous protège des emmerdeurs !

Mais la vraie raison de tout ça, c'était que ceux de la vallée et ceux de la plaine n'avaient jamais pu

s'entendre. C'était historique. Les trente kilomètres de route de montagne qui nous séparaient formaient une frontière étanche entre deux mondes qui ne se mélangeaient pas. Ceux d'en bas et ceux d'en haut. Même les heures de récréation n'étaient pas les mêmes. Ce qui évitait que les parties de foot des garçons se terminent en bagarre générale. Ça s'était déjà vu.

*
* *

Ce jour-là, comme d'habitude, Dolores s'est arrêtée une bonne centaine de mètres avant le parking réservé aux bus scolaires.

– Bonne journée à tous ! a-t-elle lancé.

Steph a haussé les épaules. Pour lui, une journée de classe, c'était d'abord une journée de perdue. Il avait presque l'âge d'arrêter l'école et n'attendait plus que ça. Le jour de la grande délivrance !

– Non mais t'imagines que bientôt, je ne vais plus voir toutes ces saloperies !

Le sourire aux lèvres, il montrait la grisaille des bâtiments, les cars qui fumaient dans les premiers froids d'octobre et la directrice, engoncée dans son manteau de laine sans âge.

– L'année prochaine, je bosse. Je bosse pour de vrai ! Fini toutes ces conneries !

Son père était contremaître à la scierie des Ziegler, là-haut, dans la vallée, et Steph y avait déjà sa place réservée. De toute façon, l'école n'avait jamais été la priorité des gens de chez nous. La plupart des garçons arrêtaient dès que c'était légal et finissaient tôt ou tard par travailler pour la scierie.

Quant aux filles…

Avec Loreen, on était les seules à faire exception. Sans trop savoir pourquoi, on s'était mis en tête de poursuivre nos études au-delà de ce que tout le monde faisait ici.

Une idée que mon père avait refusée tout net.

– Les études, c'est pas fait pour nous autres !

Point final.

Heureusement, il y avait M. Harrison, notre prof de littérature.

Un soir, sans prévenir, il a déboulé chez nous pour en discuter. Trouver les mots justes, c'était une bonne part de son métier et il a su comment s'y prendre avec p'pa.

– Je vous assure que Louise est faite pour ça… Elle est douée, votre fille !

Et il a continué sur le même registre pendant que mon père se dandinait d'un pied sur l'autre en hochant la tête. Plus encore que les mots, je crois que ce qui l'a

finalement convaincu, c'est que M. Harrison était une vraie force de la nature. P'pa ne pouvait imaginer un prof de littérature que comme un gringalet pâlichon et vaguement myope, et il s'est trouvé là devant plus grand, plus large et plus costaud que lui-même. Ce n'était pas peu dire.

Toute cette force, ça lui en a imposé.

Je l'aimais bien, M. Harrison. J'aimais sa façon de nous parler de ses écrivains préférés comme s'il s'agissait de vieux amis. Il s'enflammait pour des gens dont personne, dans la vallée, ne connaissait seulement l'existence. Des Audren, des Baudelaire, des Flaubert, des Poe, des Lessing, des Salinger et des je-ne-sais-qui encore… Un bon paquet d'entre eux étaient morts depuis longtemps, mais on avait l'impression que M. Harrison allait les retrouver le soir même et refaire le monde en leur compagnie jusqu'au milieu de la nuit. Ces jours-là, à l'exception de Steph et de sa bande qui se foutaient de tout et du reste, on posait nos stylos et on l'écoutait, bouche bée. On ne comprenait pas la moitié du quart de ce qu'il racontait mais je crois qu'on pressentait tous plus ou moins qu'il nous indiquait le chemin d'un monde dont il était le seul à détenir les clés.